

# le persil

Journal inédit, le persil est à la fois parole et silence. Ce numéro contient des textes de Marius Daniel Popescu et coûte 5.- CHF

## La promotion d'un pion

L'un des foyers d'étudiants du campus universitaire était transformé en hôtel bon marché pendant les vacances d'été, tu avais appris cela par l'un de tes amis. Du quinze juin jusqu'au quinze septembre, le *foyer d'étudiants numéro dix* devenait un hôtel sans étoile et le service à la réception était assuré par des étudiants qui devaient postuler au *Bureau de Tourisme pour la Jeunesse*. Tu as tenté ta chance, tu as rempli le dossier, tu l'as apporté au *BTJ* du centre-ville et, après trois jours, la secrétaire du décanat est venue te chercher entre deux cours pour te dire que tu étais engagé comme employé du *Bureau de Tourisme pour la Jeunesse* pour les trois mois de la haute saison touristique. A cette époque, tu passais en troisième année de *sylviculture et exploitation forestières*, tu voulais travailler quelque part pendant tes vacances, cette opportunité de gagner trois salaires dans la ville de tes études te semblait meilleure que la variante de bûcheronner dans les forêts de ta région.

Au début, tu as dû faire un mois complet dans un des bureaux de la boîte, tu recevais par Fax les commandes de groupes de touristes, tu les enregistrais sur de nouveaux formulaires, à la main et en quatre exemplaires à l'aide de papier carbone. Tu écrivais dessus les dates de séjour de chaque groupe de touristes, le nombre de personnes, de nuitées et les repas qu'ils devaient prendre quotidiennement à la cantine du campus. Vous étiez trois hommes à faire ce travail dans une

pièce assez grande, chacun avait une table en bois avec un tiroir, une chaise, un Fax et des documents à remplir. Les deux autres étaient des employés à plein temps du *BTJ*, ils étaient plus âgés que toi, ils avaient leurs habitudes au travail, ils s'occupaient des hôtels de une à deux étoiles, tu t'occupais de *l'hôtel du foyer 10*. Tu commençais le boulot à huit heures du matin et pendant quatre heures de suite, tu quittais le bureau seulement pour aller aux toilettes. Tous les trois, vous étiez des fumeurs, il y avait toujours une cigarette allumée dans la pièce, vous gardiez la fenêtre ouverte et quand vous fumiez les trois en même temps il y avait une grosse couche de fumée qui sortait au-dessus de la rue piétonne. Il y avait beaucoup de travail le matin, tu relevais tous les Fax envoyés le soir de la veille, certaines commandes étaient parties tard dans la nuit. *Le parti unique* faisait bouillir la marmite du tourisme de la jeunesse, il y avait beaucoup de touristes qui visitaient la ville de tes études, une nuit à *l'hôtel du foyer 10* coûtait dix billets de bus.

Tu connaissais les chambres du *foyer 10*, elles étaient toutes les mêmes, sept pas en longueur cinq pas en largeur, chaque chambre avait deux lits deux petites tables deux chaises deux armoires murées deux étagères suspendues et le tout était partagé en deux par un couloir d'un pas. Il y avait à l'entrée un petit hall où étaient placés le lavabo et son miroir. Les toilettes et les douches étaient communes, au fond du couloir,

à droite. *Le foyer 10* était spécial, dans ce bloc de quatre étages pouvaient habiter seulement des couples d'étudiants mariés officiellement et des étudiantes. Pendant ton travail au *BTJ*, tu avais une chambre que pour toi dans *le foyer 10*, tu ne payais pas de loyer, elle était incluse dans ton salaire, le parti unique avait remplacé le mot salaire avec le mot *rétribution*. Tu avais un salaire tu étais nourri à la cantine du campus et tu étais logé au foyer 10, c'était ça ta *rétribution* mensuelle. Tu connaissais bien ces chambres du *foyer 10* surtout parce que ta petite amie de l'époque habitait ici avec l'une de ses collègues, tu lui rendais visite plusieurs fois par semaine et, de temps en temps, quand sa camarade n'était pas là, tu restais pour la nuit et vous partagiez le même lit étroit. La literie pour les touristes était la même que pour les étudiants, des draps et des tailles d'oreiller qui avaient perdu leur couleur blanche et qui étaient devenus plutôt couleur beurre. Les matelas et les oreillers avaient plus de dix ans, le sol était couvert de linoléum vert, les touristes ne recevaient pas de linges de bain. Le parti unique excellait dans le bon marché, les gens étaient devenus, eux aussi, très bon marché, ils n'avaient pas de prétentions sur le logement dans cet *hôtel du foyer 10*, ils voulaient seulement avoir où poser leur tête après une journée de marche ou de fête.

A midi, vous aviez une heure de pause, tes deux collègues de bureau rentraient chez eux pour le repas, l'un d'eux était marié et il était père de deux enfants, l'autre était un célibataire endurci, il avait une belle moustache et de vous trois, c'était lui qui fumait le plus. Chacun fumait sa marque de cigarettes, tu fumais des sans filtres « *Carpates* », le père de famille fumait des « *Amiral* » et le célibataire avait des « *Diplomates* ». Le parti unique était très fort dans les noms des marques de cigarettes, il y avait sur le marché des cigarettes « *Néfertiti* », « *Laboureur* », « *Le Danube* », « *Select* », « *Nationales* », « *Littorale* », « *Tracteur* » et « *Mouettes* ». *Le Ministère de l'Industrie Alimentaire du parti unique* était le producteur de toutes les marques de cigarettes du *parti unique*. Tu étais une sorte de cigarette humaine du parti unique. *Le parti unique* s'était spécialisé dans la production d'êtres humains qu'il fumait comme des cigarettes. *Le parti unique* fumait beaucoup, chaque jour il avait besoin de fumer environ vingt millions d'êtres humains. Les êtres humains *du parti unique* n'avaient pas le choix, ils devaient se laisser fumer par *le parti unique*. Vingt millions d'êtres humains partaient en fumée chaque jour et, le lendemain, cela recommençait.

Tu quittais le bureau en dernier, les deux collègues te saluaient

en sortant rapidement, ils avaient hâte d'arriver chez eux. Tu rangeais tes paperasses dans le tiroir de ta table que tu fermais à clé, tu vidais les cendriers qui étaient sur les tables dans la grosse poubelle métallique du hall de l'immeuble, tu fermais à clé la porte sur laquelle était posé un écriteau « *Bureau de Tourisme pour la Jeunesse* ».

La ville était belle et elle l'est encore aujourd'hui. Une ville en Transylvanie. Une grande ville avec la montagne pas très loin, avec « *L'Eglise Noire* » à deux cents mètres de ta faculté de sylviculture, avec des gens de plusieurs ethnies, avec des usines *du parti unique* qui comptaient plusieurs dizaines de milliers d'*employés-cigarettes*. Pour le parti unique c'était simple de recruter des *ouvriers-cigarettes*, *le parti unique* recrutait des *ouvriers-cigarettes* dans tous les coins de la nation et il les obligeait à déménager dans les cités industrielles du *parti unique*. Chaque *employé-cigarette du parti unique* était obligé d'œuvrer pour *le parti unique* et où *le parti unique* le décidait. Il fallait oublier d'être cigarette du parti unique, tu sortais dans la rue et tu devenais ta propre cigarette. Tu avais une heure pour devenir ton propre mégot. Tu savais que tu pouvais sortir de l'état de *cigarette du parti unique*. Tu marchais dans la rue en allant vers un restaurant renommé de la ville, ils servaient ici des plats traditionnels comme des *saucisses aux haricots* ou *soupe de tripes*. Malgré le fait qu'il était à l'agonie, le parti unique gardait encore ouverts ses bistrotts. Tu aimais manger à midi dans ce restaurant installé dans une sorte de grotte du Moyen Âge. Ici, comme ailleurs, il n'y avait pas beaucoup de clients. Les restaurants et les bistros du parti unique n'étaient jamais pleins, ils n'avaient jamais plus de moitié de leurs places occupées.

Tu mangeais en pensant à tes grands-parents et à ta mère et à la pêche que tu négligeais cet été la rivière de ton enfance te manquait, tu mangeais avec de l'appétit, en dix minutes tu finissais ton repas, tu demandais l'addition et tu sortais de la grotte, le soleil n'appartenait pas au *parti unique*.

Le temps qui te restait jusqu'à la reprise du travail, tu le passais dans le parc du centre-ville. Tu regardais *les passants du parti unique*, assis sur un banc. L'air n'appartenait pas au *parti unique*, tu respirais sans ce fumeur d'êtres humains, tu oubliais complètement que tu devenais le mégot de ta cigarette personnelle et qu'il te brûlait trois doigts de ta main droite. Les gens qui passaient, tu les voyais comme des bateaux à la rame parce qu'il faisait beau et au ciel et il n'y avait pas de vent.

Cinq minutes à pied jusqu'au bureau et sans te presser tu arrivais en premier ; tu ouvres la serrure de la porte, il y a deux cent touristes imaginaires dans cette pièce, ils veulent tous visiter la ville, prendre la télécabine vers « Tâmpa », boire des bières à « La Mauvaise heure », le soir les touristes désirent être logés à *l'hôtel du foyer 10*, tu veux être un employé exemplaire, tu prends ta place à la table sur ta chaise tu ouvres le tiroir qui contient les commandes traitées avant midi. Il n'y a pas de nouveaux Fax.

Tes deux collègues arrivent un peu en retard, chaque *cigarette-humaine* se consomme à sa manière, tu redeviens *cigarette du parti unique*, tu analyses les commandes faites pour le lendemain, tu réalises qu'il y a dix-sept touristes de plus par rapport aux places disponibles dans *l'hôtel du foyer dix*, tu dis ça à haute voix tu parles pour les anciens du bureau l'homme marié te répond « non, tout va bien, ils ont l'habitude de dormir à deux dans un petit lit ».

De temps en temps vous faites de petites pauses en vous racontant des blagues, ces pauses sont assez rares et elles ne dépassent jamais cinq minutes. Chacun de vous se méfie des autres, tu es le jeune et le nouveau, ils ont peur que tu sois là pour les surveiller, ils brûlent leur *cigarette-humaine* à fond. Tu réponds à leurs questions par « Oui », « Non » ou « Je ne sais pas », c'est comme dans un jeu pour les enfants de troisième, le parti unique veille à ce que ses employés ne fassent pas des dissertations pendant le travail. Treize heures zéro zéro – dix-sept heures zéro zéro c'est le temps du boulot de l'après-midi, le soleil est moins présent vers la fin de *la cigarette-humaine*, chacun doit rentrer chez soi, tu rentres à pied à *l'hôtel du foyer 10*. Tu arrives en quatre minutes à « La Longue rue », tu la suis pendant un quart d'heure sur le trottoir de gauche, certaines maisons de cette avenue sont anciennes, elles ont des balcons comme il n'y a pas dans la région d'où tu viens, tu viens du Sud.

Le campus universitaire se trouve dans la « Rue du Mémoire », il y a dans ce quartier une dizaine de foyers d'étudiants et la cantine. Les étudiants en *sylviculture et exploitations forestières* sont logés dans *le foyer 5*. Un bloc entier que pour les hommes qui étudient la forêt ; il y a deux pour cent de femmes qui désirent faire ce métier. *Le foyer 5* est le plus renommé du campus, ceux qui l'habitent sont connus par les fêtes monstrueuses qu'ils organisent. C'est pour cela que *le parti unique* a décidé d'installer un poste de police au rez-de-chaussée du *foyer 5*. Il y a un capitaine de

police qui est le chef de ce poste de police. La porte du poste de police est capitonnée et par-dessus le capitonnage il y a une porte en grillage métallique, fermée au cadenas en dehors des heures et des jours ouvrables. Les mecs en sylviculture et exploitations forestières sont renommés pour leurs fêtes et leurs chants. Ils sont pleins de vie, ils sortent souvent de leur état de *cigarette du parti unique*. Le problème, pour le parti unique, c'est que ces étudiants « *dans les bois* » sont presque tous amoureux de la campagne et de la vie sans parti, ils ont la parole directe et franche, ils se bagarrent à l'ancienne, pour l'honneur, ils boivent de l'alcool fort comme leurs parents et leurs futurs subordonnés.

Tu dois aller à droite maintenant, le *foyer 5* est fermé, tu vas vers ta chambre d'employé *BTJ*, dans *l'hôtel du foyer 10*. A la réception il y a un étudiant en *automobiles routiers*, tu le connais pour avoir joué avec lui et d'autres étudiants au poker lors de parties organisées au noir, dans des chambres des foyers d'étudiants du campus universitaire. *Le parti unique* vous laissait faire des choses interdites, *les cigarettes-humaines* avaient besoin de distraction pour se consommer jusqu'au bout. Rien n'était légal dans ce *pays du parti unique*, jouer aux cartes pour de l'argent n'était officiellement pas permis et dans *le pays du parti unique* il n'y avait pas de casino. La seule légalité, c'était *le parti unique* qui avait le droit de fumer des *cigarettes-humaines*, à volonté. À l'infini.

Dans le grand hall de *l'hôtel du foyer 10*, ton collègue assure le service à *la réception*, il est assis sur une chaise derrière le comptoir en bois, il compte l'argent encaissé pendant la journée. Tu sais que le lendemain matin tu commences le travail de *réceptionniste*, tu le salues, tu lui demandes l'heure à laquelle tu prendras la relève, il te dit « sept heures moins quart », tu le remercies et tu montes dans ta chambre, au premier étage.

Levé quelques minutes après six heures tu es en train de te raser, tu penses au nouveau travail que tu vas commencer tout à l'heure, tu vas être *réceptionniste* pour la première fois de ta vie, la lame du rasoir bouge sur ta joue gauche et elle se couvre de la mousse blanche de ton visage, tu n'as pas faim, tu es un peu tendu, tu vas prendre une douche rapide et froide.

En pantalon noir et chemise bleue à manches courtes tu t'approches de ton collègue qui te sourit, vous vous serrez la main, il te montre sur le comptoir un registre gros comme

une serviette en cuir, il te dit « c'est le registre des touristes qui logent dans l'hôtel, chaque après-midi un équipage de *la milice* passe le prendre pour l'emmener avec eux et vérifier le contenu, ils l'apportent une heure après » ; à quelques mètres de vous, debout ou assises sur les canapés du hall, il y a une dizaine de personnes qui désirent louer une chambre chez vous, ton camarade te donne la clé du tiroir de la réception et le carnet de factures, il te souhaite « bonne chance ! », il part dans sa chambre pour se reposer.

Aussitôt que tu es assis sur la chaise, les personnes qui sont dans le hall de *l'hôtel du foyer 10* viennent vers toi, se bousculent, parlent à haute voix, s'appuient sur le comptoir, chacune dit « une chambre, s'il vous plaît » ; ils sont tous collés au comptoir, ils ont leurs mains sur le bois du meuble, tu vois de près leurs doigts, leurs habits et leurs visages, tu leurs demandes de reculer, tu les pries de rejoindre leurs places, tu veux vérifier le nombre de chambres libres que tu as à disposition, les personnes qui sont là ne font pas partie de groupes organisés qui voyagent avec *le Bureau de Tourisme de la Jeunesse*.

Tu as seulement trois chambres de libres pour les gens qui attendent devant toi, tu dis à voix haute « ceux qui sont arrivés les premiers venez vers moi, s'il vous plaît », tu les vois à nouveau s'approcher tous de ton registre ouvert à la page du jour, tu les pries de faire la queue, ils forment une file de quelques mètres, tu as devant toi une femme à la quarantaine, elle te dit « je suis la première, j'ai dormi dans le hall, je suis là depuis hier soir », tu lui demandes sa carte d'identité, tu la vois souriante, elle est contente d'avoir une chambre dans *l'hôtel du foyer 10*, pendant que tu inscris son nom et son prénom dans la rubrique *touristes* tu l'entends « quatre nuits s'il vous plaît », tu lèves la tête, tu lui annonces qu'elle peut rester que deux nuits, tu as trois chambres de libres pour seulement deux jours ; tu lui donnes la facture, elle pose sur la table un billet de cent, elle dit « merci beaucoup, gardez la monnaie », elle veut te laisser un gros pourboire, la bonne main et plus grande que le prix de ses deux nuits, tu refuses sa proposition, elle est très surprise que tu lui rendes deux pièces de cinq et deux billets de vingt-cinq. Tu lui donnes la clé de sa chambre, elle laisse la place à un couple de retraités en habits de dimanche, ils ont à leurs pieds une grande valise en carton brun, ils veulent aussi une chambre pour quatre nuits, ils te parlent en chuchotant, la femme dit « nous allons être très reconnaissants envers vous », son mari pose sur le registre leurs cartes d'identité et quatre billets de cinquante, tu

prends un seul billet de banque, tu les inscris dans le registre, tu leurs rends les trois autres billets et deux pièces de cinq. L'homme qui suit se penche vers ta tête et il te dit à l'oreille qu'il a pour toi une cartouche de « Kent », ces cigarettes se vendaient seulement au marché noir et elles coûtaient cher, il veut une chambre pour une semaine, tu refuses son cadeau, tu ne prends pas son pourboire, il prend sa clé, il part comme les autres, il a une chambre pour deux nuits.

Ceux qui restent devant toi insistent pour être logés, certains t'implorant de leur trouver une chambre, tu leur expliques que c'est impossible de les aider, « cherchez dans d'autres hôtels, ici c'est complet, je suis désolé » ; ils reprennent leurs places sur les canapés et les fauteuils du hall, un couple est assis sur l'un des radiateurs, une dame aimerait que tu lui gardes sa grosse valise, elle dit « je vais faire une visite de la ville, je ne peux pas la prendre avec moi », tu ne peux pas accepter, tu n'as pas d'endroit où mettre son bagage, elle place sa valise dans un coin du hall et quitte la réception en disant « ils peuvent la voler, je n'ai que des habits dedans ».

Il est presque huit heures du matin, tu fermes le gros registre et tu le ranges dans le tiroir de la réception, tu allumes ta première cigarette de réceptionniste, ton collègue a été témoin des scènes de ta prise de travail, il s'allume une cigarette Kent sortie du paquet tenu dans la poche de sa chemise rouge, il dit « t'es con, tu aurais pu te faire du fric et des réserves gratuites de bonnes cigarettes », tu fais semblant de ne pas entendre ses propos, tu prends l'un de trois livres que tu as sur le côté droit du bureau, tu l'ouvres et tu commences à lire.

Chaque heure il y a deux ou trois personnes qui arrivent pour te demander une chambre, tu les informes que l'hôtel est complet, les touristes te proposent des cadeaux de toutes sortes pour les loger, ils croient que tu attends des pourboires pour les servir, un homme te propose dix kilos de truites, une jeune femme te fait un clin d'œil, elle te dit, doucement, « si tu me trouves une chambre, tu peux me rendre visite cette nuit ». A midi le grand hall est parsemé de valises et il reste quelques personnes sur les canapés, tu fermes le tiroir à clé et tu pars manger à la cantine qui se trouve à deux cents pas, tu penses à la crise immense dans laquelle se trouve *le pays du parti unique*, tu cherches une table libre, tu veux manger seul, tu regardes le plateau en acier inoxydable sur lequel tu as pris *le menu unique* : de la soupe de haricots, de la purée de pommes de terre avec une saucisse et une tranche de gâteau aux prunes. Il y a que des femmes qui travaillent à la

cantine, tu les connais toutes, tu as de bonnes relations avec elles, tu sais que l'homme qui est leur chef vole souvent de la nourriture destinée aux rations des étudiants et des touristes, tu sais que parfois ces cuisinières rentrent à la maison avec de la viande, des œufs et des conserves soustraits de leur lieu de travail.

Retourné à ton poste de réceptionniste, tu reprends ta lecture que tu dois interrompre pour écouter le rapport de trois femmes de chambre qui changent les draps une fois chaque trois jours, elles lavent le sol des couloirs et les escaliers, elles nettoient les toilettes et les douches communes. Elles te disent qu'elles ont fini le travail elles veulent savoir si tu as encore besoin de leurs services cet après-midi, tu les libères, elles s'éloignent vers la chambre qui leur sert de vestiaire, un homme à la cinquantaine entre dans le hall de l'hôtel du foyer 10, il n'a pas de bagage, il s'approche de toi, il te dit « j'aimerais une chambre pour deux nuit, j'ai pour vous un bidon de vingt litres d'essence en plus du prix à payer » ; l'essence est rationnée par *le parti unique*, chaque propriétaire d'une automobile a le droit à vingt litres d'essence par mois, ce touriste apprend que tu n'as pas de chambres libres, il veut que tu le mettes le premier sur la liste d'attente, il renchérit son offre, il dit « quarante litres d'essence si vous me trouvez une chambre demain, cette nuit je vais dormir dans la voiture, merci beaucoup ».

Entre deux heures et cinq heures de l'après-midi tu joues aux échecs avec ton collègue de la réception, vous regardez de temps en temps le hall qui commence à se remplir à nouveau de gens et de valises, il te dit « tu peux les mettre quatre par chambre, ils n'attendent que ça, tu peux te faire du fric et plein de cadeaux, ne sois pas con », tu lui réponds « c'est à toi de jouer ».

Tu n'as pas faim, tu ne vas pas prendre le repas du soir, tu reprends ton livre, il y a une trentaine de personnes dans le hall de l'hôtel du foyer 10, les radiateurs sont devenus des chaises, les canapés et les fauteuils sont tous occupés. Tu te rends compte que ces gens vont passer la nuit avec toi dans cette réception d'hôtel zéro étoile, tu vis quelque chose de nouveau, la crise du pays transforme les individus en marchands de corruption, les denrées alimentaires de base sont devenues monnaie d'échange et objets de favoritisme. Tu vois un homme habillé en costume-cravate, il referme lentement la grande porte vitrée du hall, il arrive devant toi, il se présente « responsable de section du *parti unique*, j'ai

besoin d'une chambre pour trois jours, je viens de la part du *secrétaire du parti unique pour la jeunesse du district*, il m'a dit de vous demander la chambre de protocole de l'hôtel » ; tu es bouche-bée, tu te lèves et tu lui dis « nous n'avons pas de chambre de protocole, *camarade chef de section du parti unique*, ici c'est un hôtel improvisé, nous sommes dans un foyer d'étudiants, pour ce soir il n'y a pas de chambre de libre, regardez derrière vous, tous ces gens vont dormir dans ce hall, je suis désolé, je ne peux pas vous aider » ; il te regarde dans les yeux, il te dit « il ne faut pas faire le malin, si vous refusez de me donner la chambre de protocole je vais appeler le *secrétaire du parti unique pour la jeunesse du district*, vous allez passer un mauvais moment avec lui », tu lui montres le téléphone public accroché au mur, tu lui dis « appelez-le, le téléphone pour les appels locaux et interurbains, il fonctionne avec toutes les pièces de monnaie ». Tu restes debout et tu le vois se diriger vers l'appareil, il est en train d'appeler quelqu'un, tu n'entends pas ce qu'il dit, tu es en train de sourire, tu réalises que les petits chefs du parti unique ne savent pas ce que le pays est devenu sous l'emprise de leurs grands chefs. Après sa discussion téléphonique, il sort dans l'allée de l'entrée, tu le vois faire ses cent pas en fumant, tu reprends ta lecture, un quart d'heure après le responsable de section du *parti unique* revient devant toi accompagné d'un homme qui a la trentaine, habillé d'un training bleu : « je suis le chef du *Bureau de Tourisme pour la Jeunesse*, il faut que tu lui donnes une chambre à notre camarade, je sais qu'ici tu te paies des gros pourboires, je peux te virer quand je veux ».

Tu ne sais pas quoi dire, tu te lèves comme un homme qui commence à léviter, derrière ces deux hommes tu vois une quarantaine de personnes et autant de valises, tu vis une sorte de pièce de théâtre dans laquelle tu as le rôle de réceptionniste d'un hôtel minable, tu t'entends parler « il n'y a pas de chambre de protocole, il n'y a pas de chambre libre pour cette nuit », tu ouvres le tiroir du meuble, tu sors le gros registre, tu l'ouvres à la date du jour, tu le retournes vers les deux, tu le poses sur le bois et tu dis « à vous de vérifier ». Il ne te croit pas, il dit « tu es têtu », tu réponds « camarade, je suis responsable de la réception, vous avez la vérité devant vous, je ne prends pas de pourboires, je refuse tous les cadeaux de mes clients, si vous voulez aider votre ami il faut l'emmener chez vous pour la nuit ». Ils partent sans rien dire, quand ils sortent par la porte ils croisent un autre client *pour l'hôtel du foyer 10*, c'est un jeune homme avec un immense sac à dos, il ne vient pas vers toi, il se trouve une place parmi les autres

qui habitent le grand hall, il prend place sur son bagage posé à terre.

Tu es assis sur ta chaise de réceptionniste, tu regardes le décor et les figurants de la pièce de théâtre qui est en train de se dérouler dans le grand hall de *l'hôtel du foyer 10*, tu te souviens d'une histoire que t'a raconté le frère de ta mère, quand tu l'as vu la dernière fois chez lui, à la campagne : « Il y a un très bon ouvrier spécialisé en mécanique de précision dans l'entreprise de bogies de wagons de train de la région, je le connais bien, il a l'âge de mon père, il est très compétent, il est aussi formateur pour les jeunes qui commencent le travail dans cette usine ; l'année passée il avait un problème de pièce de rechange, il avait besoin de remplacer une pièce usée d'une machine de son atelier, il avait fait la demande d'une nouvelle pièce et ceux qui devaient lui apporter sa pièce lui avaient répondu que cette pièce n'existait pas dans leur réserve, il avait insisté en faisant encore trois demandes pour une nouvelle pièce, il avait obtenu la même réponse « cette pièce n'existe pas dans notre stock », alors il s'était souvenu qu'il avait un ami de lycée qui était devenu un grand politicien du parti unique, il s'est décidé d'aller voir cet ami au siège du parti unique de la Capitale, il a demandé à être reçu en audience, il a trouvé son ami et il lui a expliqué son problème de pièce de rechange, le politicien du parti unique l'a écouté et, pour l'aider, il lui a donné un papier officiel sur lequel il a écrit « il faut lui donner cette pièce même s'il n'y a pas de pièce de rechange comme la pièce qu'il demande » ».

Il est presque deux heures du matin, tu as lu la moitié de ton livre, tu attends un groupe de quarante-deux personnes, tu as posé sur le bureau les vingt et une clés des chambres réservées pour ces touristes, tu sais qu'il doivent arriver en car, tu regardes les gens qui squattent le hall de *l'hôtel du foyer 10*, il y a une cinquantaine de personnes devant toi, ils sont les uns contre les autres avec leurs bagages éparpillés partout, tu as une idée, tu te dis que le car du groupe est peut-être tombé en panne, tu te dis que ce groupe ne vas pas arriver avant sept heures du matin, tu décides de loger les gens du hall dans les chambres des touristes du groupe attendu, tu te lèves et tu réveilles tout le monde « je vais vous donner une chambre pour quelques heures, à sept heures du matin vous devez me la rendre, j'attends un groupe de touristes ». Tu leur as pris les cartes d'identité et tu les as enfermées dans le tiroir de la réception, ils étaient tous contents comme des enfants heureux d'aller au lit après une journée de jeu dans la nature, tu leur as donné les chambres gratuitement, tu les as inscrits

dans le registre comme « touristes dans le besoin ». A trois heures du matin le hall était vide, tu as repris la lecture de ton livre en fumant, tu étais content de ta décision, tu avais encore quelques heures de travail, à sept heures du matin ton collègue devait prendre la relève.

Pendant que tu lis tu vois la lumière des phares d'un gros véhicule qui pénètre dans l'allée de *l'hôtel du foyer 10*, tu regardes ta montre-bracelet qui indique trois heures et quarante-trois minutes, tu réalises que tu vas avoir des problèmes, le groupe de touristes arrive à cette heure-ci, tu te lèves, tu sors devant la réception, des gens sortent du car en parlant à haute voix et en chantant des chansons populaires, certains avancent en titubant, ils s'approchent de toi tu les arrêtes au bas des escaliers, tu demandes à parler avec le chef du groupe, ils appellent le responsable du car, ils ne savent pas encore que leurs chambres sont occupées. Leur chef est ivre et il s'approche de toi avec une bouteille d'alcool fort fait maison, il dit « voilà le cadeau de bienvenu, si tu attends ça », il veut entrer dans le hall, les touristes l'entourent, ils sont tous devant toi, ils rigolent « c'est fermé pour l'inventaire ? », tu les repousses avec tes mains, tu cries « vous allez dormir dans le car, je vous donne les chambres seulement à sept heures du matin ». C'est la tôle, leur chef te dit « conard, tu te fous de notre gueule », des hommes du groupe veulent t'attraper par la chemise et par la ceinture, tu les repousses comme tu peux en criant « reculez », quelques femmes crient « la milice, il faut que la milice vienne », tu cries à ton tour « la milice c'est moi, rentrez dans le car ». Tous les locataires de *l'hôtel du foyer 10* sont réveillés, ils regardent par les fenêtres ce qui se passe à l'entrée, ton collègue es à côté de toi, il ne comprend pas ce qui se passe, tu lui expliques en quelques secondes ta situation, il dit « il faut assumer ta connerie maintenant, débrouille-toi » et il s'en va.

Tu hurles plus fort que tous les touristes mécontents « personne ne va entrer dans l'hôtel, tout le monde dans le car », leur chef n'est plus ivre, il ne comprend pas la situation, il lève ses mains en criant « silence », il vient vers toi, il te dit « tu ne peux pas nous faire ça, tout est légal, nous avons le droit à notre chambre » ; tu lui racontes ton histoire, il te dit « d'accord, tu as bien fait, on va dormir dans le car », il se retourne vers ses compagnons, il leur dit « allez, tout le monde dans le car jusqu'à sept heures du matin, ce connard ne trouve pas les clés de nos chambres ».

\*\*\*

La maison de ton grand-père allait être détruite, dans la ville où tu étais né *le parti unique* avait décidé de construire une ligne de tramway qui passait exactement sur les plus belles maisons de *La route de Bucarest*. Tu étais en troisième année de faculté, loin de la maison tu habitais dans le foyer d'étudiants et tu avais reçu une lettre du grand-père dans laquelle il t'annonçait la mauvaise nouvelle. Il te priait de lui rendre visite le plus tôt possible, il te disait qu'il voulait te donner plusieurs de ses meubles, *le parti unique* l'obligeait à déménager dans un studio de cinq mètres sur quatre à la suite de la démolition de sa maison de dix pièces. C'était une belle demeure avec sous-sol, parterre et un étage, *route de Bucarest soixante*, en face de l'entrée principale du *Grand Marché* de la ville capitale de district. Il y avait encore cinq maisons anciennes comme celle de ton grand-père, toutes étaient entourées de jardins et formaient un alignement qui liait le *Grand Marché* à *l'Université*, toutes ces maisons allaient disparaître.

Le foyer d'étudiants en sylviculture était un bloc de cinq niveaux construit au pied d'une des collines du campus, tout le monde l'appelait *le foyer numéro 5*. Sur une table en bois ou sur le comptoir du hall d'entrée, le postier apportait le courrier pour environ deux cents étudiants, quand vous rentriez de vos cours, de vos séminaires ou de vos laboratoires vous trouviez un tas de lettres sur cette petite table et chacun de vous les touchait et les brassait en lisant les noms des destinataires, en cherchant le sien. Tu recevais très peu de lettres, d'habitude tu ne cherchais pas dans le tas de la table du hall, tu savais que tes collègues de chambre prenaient ton courrier pour te le donner, vous étiez quatre ou cinq dans la même pièce.

La lettre de ton grand-père était restée seule toute la nuit sur la table du hall d'entrée, tu l'avais trouvée en rentrant au petit matin, en passant à côté tu avais reconnu l'écriture de ton grand-père, il avait une belle calligraphie. Tu l'as lue immédiatement, assis sur une marche des escaliers, ton grand-père te préparait au grand changement, il disait « je regrette que je ne puisse pas vous laisser en héritage cette maison, *le parti unique* me dédommage avec un peu d'argent, cette somme ne représente même pas dix pour-cent de sa vraie valeur ». C'était le début de l'automne, le grand-père devait déménager avant le printemps suivant, tu lisais sa lettre et des souvenirs revenaient dans ta mémoire : ton père qui te prend en photo tu es habillé avec un paletot blanc et tu portes un

bonnet blanc tu as des pantalons blancs et des chaussures d'hiver blanches, tu es debout à côté d'un tas de boulettes de charbon, la photo en noir et blanc vous êtes à l'entrée de la cour, proches de la barrière en bois à laquelle est accrochée la boîte postale du grand-père, tu dois avoir quatre ans et demi ; les repas dans la grande cuisine qui avait une porte qui donnait directement dans la cave, ton père toujours en train de boire son apéro pendant que tous les autres étaient au dessert, la grand-mère et son tablier et ses paroles douces qui invitaient son fils à manger ; ta chambre tout en haut, avec fenêtre sur la rue et toi regardant les gens qui entraient et sortaient du *Grand Marché* ; tes jeux dans la cour, dans le jardin et dans la maison, les visites que ton père et toi faisiez aux grands-parents ; les brèves visites de la parenté, de ceux qui venaient de la campagne au *Grand Marché* et les sucreries que grand-mère mettait sur la table pour les recevoir.

Tu savais que tu pouvais aider ton grand-père seulement pendant tes vacances d'hiver, tu as répondu à sa lettre en lui annonçant que tu allais lui rendre visite vers le quinze décembre, tu étais triste à cause de la perte de la maison familiale, tu as dû te reprendre comme à chaque fois quand il arrivait un malheur, tu t'es dit à toi-même *il ne faut plus que je pense à cette maison, la vie nous offre plein de mauvaises surprises, il faut survivre à tout, il faut toujours être capable de partir de zéro*.

Au début des vacances d'hiver, tu es rentré chez ta grand-mère maternelle, tu avais tes deux pièces dans sa maison de la ville de ton école primaire, c'est ici que tu passais le plus de ton temps libre, parfois tu allais dans l'appartement où vivaient ta mère et ton beau-père, vingt-cinq kilomètres plus loin. Ton oncle habitait dans la même rue que ta grand-mère, tu es allé lui rendre visite et tu lui as demandé de l'aide pour trouver un camion afin d'aller chercher les meubles chez le grand-père, à une trentaine de bornes de chez vous ; le frère de ta mère avait et a toujours un grand respect pour ton grand-père, il connaissait sa belle maison de la grande ville, il a été très triste quand il a appris la nouvelle de sa prochaine démolition. Vous ne saviez pas comment faire pour aider ton grand-père, c'était l'hiver et le pays vivait une grande crise, les moyens de transport des marchandises privées étaient presque inexistantes, *le parti unique* n'avait plus d'essence pour ses camions ni pour les automobiles de ses citoyens. Ton oncle était chauffeur d'une camionnette *du parti unique*, il transportait des marchandises pour des clients privés mais

il n'avait pas le droit de faire des transports en dehors des frontières du district. Après deux heures de discussions, ton oncle t'a dit qu'il pensait faire le transport avec le camion de service de l'un de ses amis chauffeurs professionnels, cet homme faisait souvent des transports illégaux, il était de mèche avec *des policiers du parti unique*, le pays était devenu *un pays au noir*.

Le lendemain tu es allé en stop dans la ville de ta naissance, tu as retrouvé ton grand-père et tu lui as dit qu'avant la fin de l'année tu pensais pouvoir venir prendre les meubles qu'il voulait te donner, tu lui as dit que ses meubles étaient vieux et en mauvais état et sans valeur, tu lui as expliqué que tu n'avais pas de la place pour les garder, il ne voulait rien savoir, il désirait qu'une bonne partie de ses meubles déménagent chez toi. Ton grand-père avait presque quatre-vingt-dix ans, il avait une bonne santé pour son âge, il était veuf depuis une dizaine d'années et il tenait tout seul son ménage, il faisait à manger et il lavait ses linges et ses habits, il faisait ses courses et il entretenait sa cour, son jardin et sa maison. Il t'avait fait à manger, il avait tué l'une de ses poules, il avait fait une soupe et les cuisses il les avait grillées à la poêle. Il aimait beaucoup te servir à sa table, il te disait « mange, mon petit-fils, je souhaite que tu sois en bonne santé et que Dieu soit toujours avec toi ». Tu l'as quitté le soir et tu es rentré chez ta grand-mère en stop, tu réalisais que le monde pouvait se faire brusquement tout petit, un mot à une seule syllabe, une dent de lait.

Le vingt-quatre décembre, vers huit heures du soir, ton oncle est venu chez toi, dans la maison de ta grand-mère, il a frappé dans l'un des carreaux vitrés de la porte d'entrée, tu lui as dit « oui! », tu avais vu par la grande fenêtre comment il a pénétré dans la cour de sa mère, il est venu à côté de toi et il t'a dit « je suis venu juste te dire que c'est pour demain matin notre transport de meubles de ton grand-père, il faut que tu sois à la maison vers sept heures du matin, tout ira bien, je te laisse, ma femme m'attend chez moi, il y a aussi tes cousines, si tu veux viens avec moi, on t'invite à manger ». Tu l'as remercié pour tout, tu as refusé d'aller manger dans sa famille, tu lui as dit « j'ai encore à lire, je suis en train d'étudier quelque chose », tu l'as accompagné jusqu'à la rue, tu lui as dit « je te baise la main, mon oncle », il est rentré chez lui, trois cents mètres plus loin.

Tu dis souvent « je vous baise la main », tu as appris cette expression depuis ton plus jeune âge, dans *ton pays de là-bas* les gens utilisent beaucoup cette formule de respect. Les plus jeunes disent « je vous baise la main » aux plus âgés, les enfants disent « je vous baise la main » à leur parents, à leurs grands-parents, aux oncles et aux tantes. Les hommes

disent « je vous baise la main » aux femmes, cette manière de salut est très ancienne, tu peux aussi dire « je vous baise la main » en guise de « bonjour », quand une femme t'accueille au guichet de la banque. Tu es devenu plus âgé que ton père, quand il nous a quittés tu avais quatorze ans et lui quarante-cinq, tu as maintenant cinquante-trois ans et tu dis toujours « je vous baise la main » à ton oncle et à sa femme, quand tu leur parles au téléphone ou tu les revois chez eux. Dans *ton pays de là-bas* tu dis « je vous baise la main » quand tu quittes une personne âgée ou une femme, c'est comme tu disais « au revoir ». Tu ne sais pas depuis combien de temps existe ce comportement qui n'est pas du tout usuel dans *ton pays d'ici*, tu respectes les traditions de tous les pays.

Il est six heures et dix minutes et c'est Noël, tu as dormi peu, tu t'approches de la fenêtre, tu tires le rideau et à la lumière jaunâtre du réverbère tu vois qu'il neige abondamment, ce matin tu vas chercher les meubles usés du grand-père, tu te retournes, tu fais trois pas jusqu'à l'interrupteur, tu allumes l'ampoule de ta chambre, il y a des livres sur le tapis et sur la table, tu ne sais pas où tu vas mettre ces meubles, tu as une idée derrière la tête, tu commences à t'habiller et tu souris.

A sept heures moins quart un camion s'arrête devant la maison de la grand-mère, elle est réveillée, elle a entendu le bruit du moteur qui tourne au ralenti, elle est sortie sur le pas de sa porte et te voit sortir sur le trottoir, tu traverses la rue couverte d'une fine couche de neige, ton oncle ouvre pour toi la portière, tu montes en disant bonjour au chauffeur qui démarre. Il n'y a pas de mots entre vous jusqu'à la sortie de la petite ville, la neige tombe dans le noir griffé par les rayons des phares, le camion roule vers la ville de ta naissance, ton oncle rompt le silence « j'espère qu'il n'y a pas de flics sur la route », le chauffeur répond « c'est Noël, à cette heure-ci ils sont tous au chaud ». Une demie heure après, le camion est parké devant la maison de ton grand-père, *La route de Bucarest* est déserte, les portes du *Grand Marché* sont fermées. Le chauffeur a éteint les phares de son engin, vous êtes les trois parsemés de flocons de neige, le sol est glissant, vous entrez dans la cour du grand-père, il vous attend dans sa cuisine, il veut vous mettre à table pour le petit-déjeuner, le chauffeur est le chef de l'expédition, il dit « non, on ne peut pas s'attarder, il faut qu'on fasse le travail », vous suivez le grand-père, il vous emmène au premier étage, il monte lentement les escaliers, vous arrivez dans la chambre qu'occupait ton père, il dit « on commence avec cette pièce, il faut la vider ». Avec ton oncle et le chauffeur tu sors la grosse armoire de la chambre, le grand-père a vidé tous les meubles, tu ne sais pas où il a rangé leur contenu, il veut vous aider au déménagement, ton oncle le prit de rester à distance, l'armoire est lourde,

vous êtes en train de la porter en descendant les escaliers. Pas à pas, vous sortez l'armoire de la maison, vous traversez la cour et vous la posez sur le trottoir, à côté du camion, le chauffeur baisse une ridelle, vous reprenez l'armoire, vous la soulevez, elle glisse sur la plate-forme enneigée du camion. Vous continuez votre travail de déménageurs, la chambre de ton père est vide, il vous reste encore à enlever les meubles de trois pièces. Le chauffeur dit « j'espère qu'on va finir avant midi », le grand-père vous invite à une petite pause, il a préparé pour vous un plateau avec du lard, du fromage et des oignons, il vous offre un verre d'alcool fort, ton oncle lui répond « après le boulot ».

Pendant presque quatre heures vous avez emmené au camion une vingtaine de meubles, le vaisselier du grand-père a été le plus lourd, il avait une plaque en marbre sur toute sa longueur, il était haut de plus de deux mètres, il avait la largeur d'une grande brouette de chantier.

Vous n'avez vu aucun passant dans la rue, la neige continue à tomber, les flocons sont gros comme des pêches, le chargement du camion est couvert d'une bâche noirâtre, ton oncle et toi buvez de l'alcool fort, le chauffeur boit de l'eau du robinet. Vous avez mangé tout ce qu'il y avait sur le plateau préparé par ton grand-père, il est content de votre travail il vous demande combien coûte le déménagement de ses meubles, le chauffeur dit le prix, le grand-père sort de la poche intérieure de sa veste une liasse de billets de cent, compte entre ses doigts une partie de l'argent, te tend la main dans laquelle il tient la somme du paiement, il dit « je vous donne un peu plus, vous le méritez », tu donnes l'argent à ton oncle qui donne tout au chauffeur. C'était une pension mensuelle de ton grand-père, il y avait peu de mots entre vous, *c'était le temps du parti unique sous la neige*, c'était un jour de Noël inédit. Tu as embrassé fortement ton grand-père, il était en larmes et il t'a remercié pour avoir enlevé ses vieux meubles, il vous a accompagné jusqu'au camion, ton oncle pleurait aussi.

Quand le chauffeur a demandé « on va où ? » tu as commencé à rire ton oncle a dit « je ne sais pas » le chauffeur a dit « vous allez mettre où ces meubles ? » tu riais de plus en plus fort ton oncle t'a regardé dans les yeux et tu lui as dit « on va les emmener chez la grand-mère, à la maison d'où nous sommes partis ». Tu savais que dans la maison de la grand-mère maternelle il n'y avait pas de place pour les meubles reçues de ton grand-père paternel, elle avait ses meubles à elle et dans tes deux chambres tu avais tout ce qu'il fallait. Il vous restait une demi-heure de route.

Le chauffeur a introduit le camion dans la cour de la grand-mère, en reculant, ton oncle t'a aidé à refermer les grandes

portes, la grand-mère était sortie de la cuisine et elle vous parlait « c'est quoi dans ce camion le jour de Noël, vous êtes malades, mon fils », ton oncle souriait et en disant « je ne sais pas, moi, c'est pas mes affaires, c'est lui qui sait ce qu'il veut faire », ta grand-mère te suivait en marchant dans la neige, « tu es fou, mon petit-fils, tu dois respecter le jour de Noël, on ne travaille pas à Noël, vous venez d'où, il y a quoi dans ce camion. Le chauffeur a enlevé la bâche qui couvrait le chargement, tu as raconté à ta grand-mère l'histoire des meubles du grand-père, elle était abasourdie par ton récit, elle a dit « tu vas les mettre où, maintenant ? », tu as répondu « je les poses dans le verger, parmi tes arbres fruitiers ».

Pendant quatre heures ton oncle, le chauffeur et toi vous avez déchargé les meubles du grand-père et vous les avez portés à travers la basse-cour de la grand-mère, à chaque voyage que vous faisiez avec un meuble elle sortait sur le pas de la porte de sa cuisine et faisait le signe de la croix sur sa poitrine, tu étais devenu une sorte de maître d'ouvrage, c'est toi qui décidais où chaque meuble devait être installé, ton oncle et le chauffeur riaient sans arrêt, l'une des armoires a été posée entre un prunier et un pommier. Il neigeait toujours. Tout était blanc sauf les meubles du grand-père qui blanchissaient dès leur installation sur la terre du verger. Le grand lit en bois a été mis à côté du mirabellier. Le lourd vaisselier a été placé entre le griottier et le pêcher. Tu ne riais pas, tu portais des chaises de grand-père et tu les plaçais au long de l'allée qui divisait en deux le verger de grand-mère, tu comptais dix pas entre deux chaises, quelques voisins étaient sortis dans la rue et vous regardaient. Le chauffeur avait hâte de finir le travail, il disait « je bois un verre avec vous et je rentre à pied, je laisse le camion dans cette cour, je reviens le chercher demain ».

En dernier, vous avez emmené la grande table de la cuisine du grand-père, il vous avait dit « il faut aussi la prendre, il n'y aura pas de la place pour elle là où j'irai ». Elle était en bon état, à cette table tu as été assis des centaines de fois, tu l'as portée avec ton oncle, vous l'avez rangée à côté du noyer. Tu avais un Arbre de Noël comme nul autre, tu avais transformé le verger de la grand-mère en Arbre de Noël, les meubles remplaçaient les boules, ton Arbre de Noël couvrait une grande surface de terrain, il lui manquait des bougies.

Le jour s'en allait en emportant avec lui la chute de flocons de neige, vous buviez du vin rouge avec la grand-mère qui rigolait de votre aventure, le chauffeur du camion et ton oncle sont rentrés chez eux, ta grand-mère t'a dit « si tu veux des bougies, je t'en donne, il faut que tu allumes une bougie à la tête de chaque meuble, je te comprends mon petit-fils ».

## Table des matières

Il est mort dans l'un des bureaux du Musée d'Art de la Ville, il était allé là-bas chez une amie, il voulait qu'elle lui imprime un document important, son imprimante à lui était tombée en panne. Il passait régulièrement à ce musée, il connaissait la plupart des employés, il avait de bonnes relations avec trois femmes de cette institution. Il est arrivé peu après onze heures du matin, il a traversé le grand hall de l'entrée, il a toqué sur la porte de la pièce où travaillaient les femmes qu'il connaissait bien, il est entré en souriant, il les a saluées et il s'est dirigé vers la chaise posée vers la grande fenêtre, c'est sur cette chaise qu'il avait l'habitude de s'asseoir quand il leur rendait visite. Il prenait place le dos à la fenêtre, il pouvait voir à sa droite deux de ses copines assises à leurs tables de service, à sa gauche il y avait le poste de travail de son amie depuis longue date. Il est mort un lundi, un mois et quelques jours après son cinquante-huitième anniversaire. Les femmes qui l'entouraient dans cette pièce du musée aimaient prendre une petite pause en sa présence, elles écoutaient avec plaisir les blagues qu'il adorait raconter, elles souriaient à ses compliments sur leurs coiffures ou leurs robes, elles se réjouissaient de recevoir des invitations dans son appartement de deux pièces et demie, pour manger une soupe de poissons frais préparée par ses soins ou juste pour boire un verre. Il était toujours de bonne humeur, il parlait de ses problèmes seulement aux amis les plus proches, la femme qui devait lui imprimer le document faisait partie du groupe restreint de confidents. Quand elle lui a tendu la feuille avec le document imprimé, il leur a dit que le café qu'il avait reçu était très bon, il avait bu une gorgée entre deux blagues. Elles le regardaient toutes et elles l'ont entendu demander où il pouvait changer à un bon taux un billet de cent euros dans la monnaie du pays. C'est que son amie savait qu'il avait emprunté cet argent chez une autre dame. Il voulait partir en voyage le lendemain, il pensait partir en voiture au nord du pays, il avait prévu d'aller quelques jours en vacances. Il avait toujours des projets de voyage, pour son travail ou pour s'amuser, il travaillait pour une entreprise qui fabriquait des ampoules pour les réverbères de l'illumination publique. C'était un lundi

d'été, dehors il faisait très chaud, la pièce du musée avait de l'air conditionné. Il venait au musée à pieds, il faisait une longue promenade dans la ville, passer dans le bureau des trois femmes était pour lui un rituel. Parfois il arrivait avec des gâteaux ou des bretzels, il les posait à côté de l'ordinateur de chacune, il adorait ses amies, il aimait les femmes. Il tenait sur ses genoux l'assiette sur laquelle il posait de temps en temps la tasse de café, sa moustache blonde était garnie de la mousse brune de la boisson, il racontait : « Deux amis sont en train de boire une bière sur une terrasse, l'un d'eux a un œil au-beurre-noir, ils trinquent avec leurs choppes et, celui qui a la blessure, dit à l'autre : mais, oui, c'est que je me suis disputé avec ma femme, c'est elle qui m'a donné un coup de poing, je sais que je suis coupable mais, imagine-toi, c'est parce que je ne l'ai pas vousoyée, c'est pour cela qu'elle m'a frappé, on était à table, hier soir, après le repas elle m'a dit : tu réalises que ça fait presque six mois que nous n'avons pas fait l'amour ?; et moi, au lieu de la vousoyer, je lui ai répondu en la tutoyant, je lui ai dit : peut-être toi ».

Quand il voyait que les trois femmes retournaient à leur travail, il s'occupait de ses messages sur son téléphone, il gardait le silence et il prenait encore une gorgée de café, il pouvait rester longtemps discret, comme s'il était absent. Cette fois-ci, il est resté presque une heure dans cette pièce, en écrivant un message sur son portable il a dit « il faut que je me mette en route, j'ai rendez-vous avec quelqu'un dans une demi-heure » et, à ce moment-là, il s'est braqué sur la chaise et il s'est levé brusquement en aspirant de l'air comme s'il avait eu besoin de tout l'air de la ville, il a inspiré fortement, debout, tout droit, et il est tombé en garde-à-vous, sur le plancher, en tournant un peu, dans sa chute. Il n'a pas eu de mouvement de réflexe, il n'a pas bougé ses bras ou ses mains, il est tombé comme un tronc d'arbre abattu par la tronçonneuse, son corps a fait une esquisse de pirouette, *dans sa chute, il est arrivé avec sa tête sous mon bureau* dit la responsable de la communication, son amie du musée. Il était malade du cœur depuis longtemps, il aurait dû subir une opération, il avait fait un infarctus treize ans auparavant. A l'époque, il était marié et il avait une fille de dix ans, sa fille a presque l'âge de ta fille.

Tu le connais depuis tes études universitaires en sylviculture, tu le connaissais depuis trente-six ans. Il n'a pas pu se faire opérer, dans *ton pays de là-bas* les médecins demandent des pots de vin pour des bricoles et pour des choses importantes, là-bas il y a une tradition dans le paiement au noir de tous les services de la santé. Personne ne se souvient du bruit qu'à fait son corps en tombant sur le parquet, les trois femmes gardent dans leur mémoire les spasmes des muscles de sa bouche et la mousse blanche qui sortait entre ses lèvres, une fois que la responsable de la communication l'a tiré par la ceinture et elle l'a retourné. L'une d'elles, sous le choc, lui parlait *tu vas bien, tu as besoin de quelque chose ?*, elle s'est enfuie de la pièce, elle a couru au secrétariat du musée pour alerter tout le monde. Son amie était sa voisine de palier, au quatrième étage d'un bâtiment construit *au temps du parti unique*. Elle a essayé de faire quelque chose, elle lui a défait les boutons de la chemise et la ceinture, elle appuyait du plat de ses mains sur la poitrine de son ami, elle s'est relevée et elle a appelé les urgences « s'il vous plaît, envoyer chez nous une voiture qui a tout ce qu'il faut pour un malade cardiaque, un Monsieur vient de subir une attaque dans nos bureaux ». Parfois, les ambulances arrivent sans médecin ou sans appareils qui aident à la réanimation, dans *ton pays de là-bas* la vie est beaucoup plus dure que dans *ton pays d'ici*. Ils sont arrivés neuf minutes après l'appel, le Musée d'Art se trouve au centre-ville, ils étaient trois à rentrer dans le bureau, ils avaient avec eux tous les appareils nécessaires, ils se sont mis au travail, ils l'ont récupéré trois fois au décours d'une demi-heure, trois fois son pouls est revenu. « J'aidais comme je pouvais, je tenais la pochette en plastique de la perfusion, ils n'avaient pas eu le temps d'installer un support ».

Tu l'avais connu dès ta première année de faculté, tu étais de deux ans son cadet, il faisait partie de la bande des étudiants les plus connus du campus, il aimait faire la fête. A la fin de ses études il avait travaillé comme ingénieur en exploitations forestières dans une région reculée du *pays de là-bas*, le *parti unique* l'avait envoyé dans l'une des plus dures régions, la chute du *Mur de Berlin* l'a trouvé parmi ses employés qui étaient à bout de toutes les répressions. Ils ont décidé de l'emmener à l'hôpital, ils l'ont embarqué sur une civière, il a quitté le Musée d'Art de la Ville par la porte principale, les pieds en avant.

Il t'avait raconté qu'à son travail il n'y avait pas assez de nourriture pour ses ouvriers qui travaillaient dans la forêt, il n'y avait pas assez de mazout pour les

tracteurs qui faisaient du débardage du bois, il n'y avait pas assez d'essence pour les tronçonneuses, il n'y avait pas de pièces de rechanges pour les outillages. Tu avais quitté *ton pays de là-bas* quelques mois après l'exécution du couple de dictateurs, tu es arrivé dans *ton pays d'ici* et tu as commencé une nouvelle vie, pendant dix-sept ans tu as eu peu de contacts avec les amis de tes études.

Tu as reçu la nouvelle de sa mort peu après son départ du Musée d'Art de la Ville, son amie avait gardé son portable, pendant qu'il était transporté à l'hôpital elle a envoyé des messages téléphoniques aux amis communs, tu as lu « il a fait une attaque du cœur, ils l'ont emmené à l'hôpital », tu étais avec ta compagne dans une chambre d'hôtel à Ancy, tu as cru qu'il n'était pas mort, tu ne pouvais pas imaginer qu'il était mort, sa voisine de palier ne savait pas s'il était mort. Elle l'avait vu inerte sur la civière, il n'avait pas eu un drap tiré sur le visage.

Quatre mois plus tôt vous aviez passé plusieurs jours en sa compagnie, il vous a attendu dans un parking proche de la Capitale, il avait fait le chauffeur, vous êtes allés avec lui dans le Nord du pays, chez un autre ami sylviculteur. Il aimait conduire, il avait fait au moins un million de kilomètres au volant de sa voiture, il avait une vieille bagnole qui résistait encore aux mauvaises routes du pays de là-bas, il vous a conduit dans les montagnes, c'était pour la dernière fête de Pâques de sa vie.

Tu es assis au bord lit de la chambre d'hôtel, tu viens de t'habiller pour sortir en ville, ta compagne attend que tu prennes tes chaussures, tu allumes ton téléphone portable, tu vois plusieurs messages sur l'écran, tu lis quatre messages, le cinquième message est de lui, ce message n'aurait pas dû exister, ce n'est pas lui qui l'a écrit. Tu appelles le numéro de ton ami, après quelques secondes sa voisine te répond, elle te raconte ce qu'elle vient de vivre dans son bureau, tu as peu de mots qui existent maintenant dans ta tête, tu dis « mon garçon, mon garçon, mon garçon », ta compagne ne comprend pas ce qui se passe, tu arrêtes la conversation, tu lui dis la mauvaise nouvelle, elle fond en larmes, elle l'aimait bien, elle se souvient « dans le parking il est venu avec une rose pour moi, elle était un peu fanée, il était très attentionné envers les femmes, il est mort trop tôt ». Tu la serres dans tes bras vous êtes devant l'hôtel il y a un hurlement dans la ville les gens ne t'entendent pas crier tu es avec elle et lui et eux et elles et lui, vous êtes collés l'un contre l'autre, il est parti.

La mort a une faiblesse, elle nous unit, elle est toujours embarrassée par les liens qu'elle crée entre nous, elle nous prend l'un à un et elle nous multiplie, ton ami joue avec toi au backgammon, il a les dés dans sa main droite, il te regarde, il te dit «c'est pas fini».

Il y a deux mois et demi tu lui as rendu visite dans son appartement qui avait appartenu à l'une de ses tantes, chaque fois que tu allais dans *ton pays de là-bas* tu passais quelques jours chez lui, il t'attendait à l'aéroport, il venait seul ou accompagné par un ami qui est ingénieur reconverti en chauffeur de taxi. Il était là, souriant et avec un bouquet de persil frais dans la main, il voulait prendre l'une de tes valises pour t'aider à marcher vers le parking, il apportait pour toi deux ou trois bières fraîches que tu buvais pendant le trajet des quarante kilomètres. Il disait « le persil pousse bien chez nous, il ne faut pas qu'il te manque quand tu viens par ici », il faisait allusion à ton journal littéraire qui portait le même nom que cet ingrédient de cuisine. Les bières, elles étaient pour ta soif, il fallait que « le persil soit arrosé régulièrement ». Une fois arrivés dans sa ville, vous alliez tout de suite chez lui ou dans le restaurant le plus proche du bâtiment où il habitait, il parquait sa vieille voiture devant un petit supermarché, il disait « maintenant nous pouvons faire la fête, je ne conduis plus jusqu'à demain ». Il était très connu par les serveuses et les serveurs de ce restaurant, c'était un habitué qui leurs donnait de bons pourboires, la plupart du temps vous preniez place à une table de la terrasse, quand il faisait froid vous entriez dedans, à l'étage.

L'une des pièces de son appartement devenait la tienne, son canapé se transformait en lit, il avait une table de camping vers la fenêtre, cette chambre donnait sur le balcon où vous vous installiez à deux ou à plusieurs. Il se penchait vers le balcon de sa voisine, cette amie était l'une de ses confidentes, il l'appelait « jeune-fille, tu es là, on t'attend chez nous, il y a un invité important ». Il lui avait donné un double des clés de son appartement, « c'est pour qu'elle arrose les plantes quand je ne suis pas là et pour le cas où je perds les miennes ». Parfois il ne rentrait pas pendant une semaine, il allait vendre des ampoules pour les réverbères aux maires des communes de la campagne. Il avait un pour-cent sur la vente. Il partait plusieurs jours pour rendre visite à des amis, il connaissait bien les routes du pays. Il connaissait toutes les chansons qui passaient à la radio. Pendant qu'il conduisait il écoutait la radio et il avait appris par cœur des centaines de mélodies,

il fredonnait en conduisant, quand tu l'accompagnais c'était que lui qui prenait le volant, il faisait le taxi pour toi.

C'était le mois de juin, exactement le jour de ton anniversaire, tu es venu avec un couple d'amis de *ton pays d'ici*, il était à l'aéroport en chemise blanche, il vous a conduit directement au restaurant habituel, sur la terrasse il y avait une dizaine de connaissances, ils s'étaient réunis pour tes cinquante-six ans. A un moment donné tu lui as dit que la femme qui était avec vous fêtait son anniversaire le même jour, il a quitté la route qui menait au restaurant, il s'est arrêté au bord du trottoir, il est descendu de la voiture, il est allé acheter une rose chez le fleuriste, il est revenu avec cette fleur, il l'a donnée à la femme qui vous accompagnait. Il était en pleine forme, il a chanté et il a raconté des blagues toute la soirée, une fois dans son appartement il t'a dit « ce printemps j'ai eu un malaise, j'espère que ce n'était pas quelque chose de grave ». Treize ans auparavant il avait fait un infarctus, il habitait avec sa femme et leur fille dans cet appartement, leur enfant avait neuf ans. Les médecins lui avaient dit qu'il devait subir une opération au cœur, ils lui demandaient dix-milles euros pour l'intervention chirurgicale, dans ton pays de là-bas le système médical est corrompu, tout le monde a une assurance médicale, dans les lois les traitements de toutes sortes sont gratuits, dans la réalité tous les gens doivent payer au noir les médecins, les infirmiers et les médicaments.

Sa femme n'a pas voulu qu'ils donnent toutes leurs économies pour l'opération, elle a demandé le divorce, elle est partie avec leur fille, il est resté seul dans l'appartement qu'ils avaient reçu cadeau pour leur mariage de la part de sa mère à lui et de ses frères et sœurs à elle. L'appartement d'une de ses tantes était devenu le sien. Pendant son adolescence il venait dans cet appartement pour visiter la sœur de sa mère, c'est depuis ses seize ans qu'il connaissait la famille de sa voisine, il disait « elles étaient deux sœurs et leurs parents ne voulaient pas que je les voie, ils avaient peur que je drague l'une d'elles ». Après le divorce, sa vie a changé, sa situation s'était dégradée, il avait renoncé au métier pour lequel il avait fait des études. Il voulait faire des affaires, il croyait pouvoir gagner facilement de l'argent, certains de ses partenaires l'ont fait s'endetter auprès des banques et des amis, d'autres l'ont volé. Quand il est mort, il avait beaucoup de dettes, son appartement ne lui appartenait plus.

Tu as appelé l'un de vos amis communs du temps

des études universitaires, il était au courant de la tragédie, vous saviez que l'ex-femme du mort ne voulait pas venir à l'enterrement, elle avait décidé de ne pas annoncer la triste nouvelle à leur fille qui était en vacances, sur un autre continent. Vous avez décidé qu'il serait enterré aux frais et aux soins de ses collègues de la faculté de sylviculture, vous avez fait une quête d'argent, chacun de vous a donné de l'argent sur un compte, c'est sa voisine et amie qui vous a aidé dans l'organisation des obsèques, elle a été brave, elle a contacté une entreprise de pompes funèbres, un prêtre et les fossoyeurs du cimetière. Quelques connaissances et amis du mort l'ont aidé dans ses démarches, il a fallu trouver un restaurant pour faire un repas après la cérémonie. Il avait une sœur qui, elle non plus, n'est pas venue à l'enterrement, elle était en vacances sur une plage, elle a dit « je vais envoyer ma fille », à son enterrement, de la part de sa famille, ton ami n'a eu que sa nièce auprès de lui.

Sa mère n'a pas été mise au courant de la disparition de son fils, elle était à l'hôpital, ils venaient de lui couper une jambe au-dessus du genou droit, tu la connaissais bien, ton ami et toi étiez invités à manger chez elle chaque fois que tu passais dans la ville. Elle avait quatre-vingt-huit ans. Tu as plusieurs photos avec ton ami et sa mère, tu as des photos sur lesquelles vous êtes qu'elle et toi, elle te recevait comme si tu étais son enfant, elle vous préparait des plats traditionnels, elle disait « tous les ingrédients sont naturels, je n'utilise pas des marchandises qui ne sont pas bio, tout est fait par mes mains ».

Il aurait dû prendre régulièrement des médicaments pour son cœur, il les prenait seulement quand il se sentait mal. Avant de partir avec lui en voyage tu lui demandais de voir ses médicaments, quand il ne les avait pas tu l'obligeais d'aller se les procurer à la pharmacie, sa sœur était médecin, elle lui avait fait des ordonnances renouvelables pendant une année. Il n'avait pas beaucoup d'argent, une bonne partie de ses revenus servait à payer les dettes, certains de ses partenaires d'affaires sont allés en prison, il leur rendait visite en tôle, tu craignais qu'il fasse des bêtises, il ne te racontait pas toutes ses histoires.

Chez sa mère c'était l'appartement de son enfance, il était ému chaque fois que vous alliez chez elle, il te racontait des scènes qu'il avait vécues quand il avait neuf ans, vous restiez une bonne demi-heure devant l'entrée du bâtiment, tu connaissais par lui le passé des arbres de l'allée et du petit jardin potager. Parfois, sa mère vous attendait sur le seuil de la grande porte, elle s'aidait de sa canne pour

rester droite, elle vous souriait en vous voyant, elle disait « tout est prêt, il manquait les invités ». Le lendemain de ta fête d'anniversaire, passée sur la terrasse du restaurant de son quartier, il t'avait dit « réveille-toi, nous sommes en retard, j'avais oublié que nous sommes invités chez ma mère ». Tu dormais sur le canapé-lit, c'était presque midi, la porte-fenêtre du balcon était ouverte, ton ami arrosait les plantes de son appartement, il tirait le rideau violet, il disait « elles ont besoin de lumière, habille-toi, ma mère doit s'inquiéter ». Vous êtes arrivés chez elle en un temps record, tu n'étais pas rasé et ta chemise n'était pas repassée, elle savait que tu venais d'avoir cinquante-six ans, elle vous a reçu en disant « chez moi, vous allez reprendre des forces, mes garçons, pour commencer je vous sers une liqueur de griottes, c'est moi qui l'ai fabriquée, une vieille liqueur de sept ans ». Une belle nappe blanche, cousue main, couvrait la table de son salon, sur l'un des murs il y avait une vingtaine d'icônes, sa mère les avait achetées aux monastères qu'elle avait visités. Des plateaux remplis de fromages et de légumes frais étaient placés au milieu, les assiettes creuses, pour la soupe, étaient posées sur des assiettes plates. Vous avez trinqué avec les petits verres remplis de la liqueur de griottes, « servez-vous avec du fromage et de l'oignon frais, prenez des radis et du concombre, après votre fête de la nuit passée vous avez besoin de bonne nourriture ». Sa mère te laissait fumer dans son salon, tu trouvais un cendrier placé à côté de tes couverts, tu avais ta chaise vers la fenêtre ouverte, elle tirait le rideau et te disait « mon mari fumait aussi, même mon fils a fumé, vous le savez, il a arrêté après son infarctus ». Ton ami n'avait pas besoin de beaucoup de sommeil après avoir fait la fête, il se levait le premier, il faisait sa toilette, il préparait à manger, il repassait sa chemise et son pantalon, chez sa mère il arrivait toujours mis sur son trente-et-un. Vous avez passé presque trois heures à sa table, elle vous racontait de ses souvenirs « j'ai travaillé quarante-cinq ans, les dernières années j'ai été cheffe comptable, c'est moi qui étais responsable des comptes de tout un département ». Sa mère avait fait le même métier que ta mère, tu retrouvais chez sa mère beaucoup de ressemblances avec ta maman, elles avaient vécu les deux sous la dictature *du parti unique*, elles étaient les deux croyantes en Dieu, elles étaient les deux fières d'avoir été correctes tout au long de leur carrière professionnelle. Ton ami était très discret en présence de sa mère, il parlait peu en votre compagnie, il vous laissait débattre de la politique du pays, de temps en temps il te versait du vin rouge dans ton verre vide, il disait « ma

mère le reçoit de la campagne, de la région où elle a de la parenté et où elle a payé la construction d'une fontaine au village, bénie par un prêtre, l'année passée ». Ce jour-ci, c'est la dernière fois que tu l'as vue. Le lendemain, son fils et toi, vous partiez en voyage au delta du Danube, vous aviez là-bas un grand rendez-vous, vous rencontriez des amis du temps de vos études universitaires, vous deviez être présents pour la rencontre annuelle de ceux qui avaient obtenu leur licence en mille-neuf-cent-quatre-vingts-sept. En partant, sa mère vous a dit « soyez raisonnable là-bas, il ne faut pas surchauffer le moteur de votre corps ».

Ton ami ne buvait jamais seul, il aimait avoir de la compagnie, sa copine venait de temps en temps lui rendre visite, elle aimait faire la fête avec vous, parfois elle passait la nuit avec lui. Quand il buvait de la bière, il aimait la verser dans une chope qu'il gardait au congélateur de son frigo, il avait toujours trois chopes dans cet endroit, il les sortait quand il faisait chaud et il y avait sur la table une bouteille en PET, pleine, de deux litres et demi de bière. Vous avez surnommé ce type de contenant « le bidon ». Vous achetiez vos « bidons » au petit supermarché de son quartier, vous faisiez des provisions pour deux jours, il invitait sa voisine et son mari, les deux autres femmes qui travaillaient au Musée d'Art de la Ville, des amis de son enfance et des gens avec lesquels il disait qu'il faisait des affaires.

Vos collègues de faculté l'ont vu pour la dernière fois à cette réunion annuelle, vous avez des petits films avec lui, beaucoup de photos et un tas de souvenirs de ces quatre jours. Il était plein d'entrain, il a joué aux cartes, il a dansé, il a raconté des blagues, il était venu avec sa copine, tu étais allé là-bas en voiture, avec le couple d'amis venus de ton pays d'ici. Ton ami était souvent l'âme de la fête, il ne s'était jamais fâché avec l'un d'entre vous, dans son appartement il avait installé la machine à lessive dans la cuisine, il avait lavé dedans tes habits, il disait « c'est une sorte de table pour les verres de l'apéro, quand je ne l'utilise pas elle est une cachette pour ma fortune ». Au retour de ces jours de retrouvaille, tu es rentré avec lui et sa copine, il vous a conduit avec sa vieille bagnole, il a roulé presque cinq heures avec des petites pauses dans les stations-service. Tu as voyagé sur la banquette arrière, tu pouvais te reposer quand tu en avais envie, il aimait vous rendre service, d'une certaine manière il se sacrifiait. Vous êtes arrivés tard dans la soirée, sa copine est allée chez elle, tu es allé avec lui dans son appartement, il était fatigué par

la conduite, vous avez mangé du jambon et du fromage et vous êtes allés au lit. Le lendemain, vous deviez partir chez ton oncle, dans le sud de *ton pays de là-bas*.

Il est venu dans ta chambre pour retirer le rideau qui empêchait la lumière d'arriver à ses plantes, tu as ouvert les yeux, tu l'as vu en slip, tu as compris qu'il n'était pas pressé, ton ami avait dormi plus que d'habitude, tu étais content qu'il prenne son temps, il est retourné dans sa chambre en disant « on part quand tu veux, je vais regarder les nouvelles ». Vous aviez un poste de télévision dans chaque chambre, vous vous endormiez en écoutant les nouvelles du pays qui passaient en boucle sur certaines chaînes, vous vous réveillez avec ces nouvelles qui étaient sans arrêt mauvaises.

Tu as dormi encore une heure ; quand tu t'es levé ton ami était en train de se raser, il t'a demandé « tu veux une bière ou un verre de whisky ? ». Vous rigoliez, tu étais dans la cuisine et lui dans la salle de bain, il y avait six pas qui vous séparaient, il avait préparé des sandwiches pour le voyage chez ton oncle, il avait fait le café.

Tu buvais le café et tu regardais trois pigeons qui mangeaient des graines sur le bord de la fenêtre de la cuisine, ton ami passait de la salle de bain dans sa chambre à lui, il se préparait pour votre voyage dans *le sud de ton pays de là-bas*. Il est revenu dans la cuisine habillé d'un pantalon noir et d'une chemise blanche bien repassée, il a pris son téléphone portable posé sur le four à micro-ondes, a commencé à taper un numéro sur le clavier en te disant « j'appelle ma mère, il faut qu'elle sache qu'on va s'absenter quelques jours », tu entendais la sonnerie qui attendait la réponse de sa mère, ton ami marchait dans la cuisine, après une minute d'attente il a dit « c'est bizarre, elle a toujours le téléphone sur elle, dans la poche de sa veste ou de son tablier », il a refait le numéro de sa mère encore une fois, vous avez attendu presque trois minutes sans avoir de réponse, il a éteint l'appareil, il a dit « il y a un problème, je vais voir si ma mère va bien » et il est sorti de l'appartement.

Après une heure et demie d'attente et sans nouvelles de sa part, tu as compris que les choses allaient mal, il était parti en voiture, il avait à rouler moins de dix minutes jusqu'à chez sa maman. Tu l'as appelé plusieurs fois et il n'a pas répondu, cinq heures plus tard, quand il est rentré, il t'a appris qu'il avait trouvé la porte d'entrée chez sa mère ouverte, il était entré en l'appelant, il a passé dans le hall sans avoir de réponse, il est allé au salon et

il a vu deux chaises renversées à côté de la table, il avait pensé que des voleurs avaient agressé sa maman, il criait « maman, tu es où ? » et passait dans la cuisine et c'est là qu'elle était, tombée par terre, en respirant faiblement et sans pouvoir bouger la moitié droite de son corps. Il avait soulevé lentement sa mère qui essayait de lui parler sans pouvoir articuler des mots, il l'avait portée dans la chambre à coucher et il l'avait étendue sur le lit, il avait appelé une ambulance, il était allé avec elle à l'hôpital, il avait appelé sa sœur à lui qui est médecin dans la Capitale, il ne pouvait plus venir avec toi chez ton oncle, il était triste et sous le choc, tu es resté avec lui encore une heure, tu as pris ton sac-à-dos, tu es parti à la gare pour rentrer en train chez ton oncle.

Après avoir passé trois jours chez ton oncle, tu es revenu dans la ville de ton ami, il t'a attendu à la gare avec sa voiture, il t'a accueilli sur le quai en te disant qu'il était content que sa maman aille mieux, elle avait été transportée dans un hôpital de la capitale, elle récupérait vite de son accident vasculaire, elle faisait de la physiothérapie et avait un bon appétit, elle était fatiguée mais elle gardait son humour, elle lui avait dit « dans quelques mois je dois être en pleine forme, il faut que je fête dignement mes quatre-vingt-neuf ans ». Vous êtes allés directement au plus grand marché de la ville, vous avez décidé de préparer chez lui une soupe de poisson, il a parké la voiture dans le parking proche de la grande halle, vous êtes descendus en rigolant, il venait de te raconter l'une de ses blagues, tu ne savais pas que tu passais les dernières heures en sa compagnie.

Vous avez acheté plusieurs kilos de poisson, il y avait des brochets et des perches, deux carpes et des gardons, il te disait que c'était trop pour une soupe, tu lui répondais « on va faire une soupe dense dans une casserole de dix litres », il riait. Une fois arrivés chez lui, vous avez commencé le travail dans la cuisine, tu as pris un couteau et tu nettoyait les écailles dans le lavabo, il avait sorti deux grandes casseroles, tu lui passais un à un les poissons vidés de leurs entrailles et bien lavés, il les prenait de ta main et les coupait en tranches, il en a gardé plusieurs pour les frire, vous aviez acheté au moins huit kilos de poisson. Après presque trois heures de travail, sa cuisine était redevenue propre, les deux casseroles commençaient à fumer d'une bonne odeur de poisson et de fines herbes, vous buviez du vin blanc assis à la table, il avait invité sept personnes au repas du soir. Il pensait à sa mère « j'espère qu'elle va s'en sortir, elle est maigrichonne, elle ne pèse même pas

cinquante kilos, elle est âgée », tu le rassurais, tu disais « elle est brave ta maman, elle est une lutteuse, elle aime la vie et elle va se remettre, ça va prendre du temps », vous ne saviez pas qu'une semaine après les médecins allaient devoir lui couper une jambe, tu as toujours la photo que son fils t'a envoyée par téléphone, elle est sur le lit d'hôpital, deux jours après l'amputation, elle sourit.

Vous rigolez en vous souvenant de votre voyage à Pâques, chez l'un de vos collègues de faculté qui vous avait reçus dans un beau chalet, dans les montagnes de *ton pays de là-bas* ; ton ami était venu sans sa compagne, il avait fait la fête trois jours avec vous, il avait discuté et ri avec les trois couples et les deux garçons de la famille qui vous recevait. Le soir, tard, l'ami chez qui vous logiez vous a mis de la musique en boucle et l'un des hauts parleurs était placé près de la table, il y avait des mélodies de toutes sortes, de la musique populaire et des valse célèbres, vous écoutiez avec plaisir ; à un moment donné, l'hymne national de *ton pays de là-bas* a débuté, en entendant cette musique les hommes se sont levés, les femmes les ont suivis et c'est en garde-à-vous que vous avez passé trois minutes, certains avaient la larme à l'œil, à la fin il y a eu un silence, vous vous êtes assis et vous avez ri.

Ton ami se lève, il fait deux pas jusqu'à la cuisinière, il prend une cuillère et il goûte la soupe de poissons, il fait un « hmmm » de contentement, il dit « encore un quart d'heure et c'est prêt », il revient à table, il remplit les verres de vin blanc, il te demande « tu vas publier quand, ton prochain roman ? ».

Tu parles de lui dans ton livre, tu racontes comment il s'est cassé le bras à une fête, ils étaient plusieurs au bord d'une rivière, il faisait beau et ils avaient mis des bouteilles de vin et des bières dans l'eau fraîche de la montagne, quand il est allé sortir une bouteille de l'eau il a glissé sur les cailloux et il est tombé sur son bras droit, il a eu une fracture ; ils l'ont opéré en urgence, le chirurgien lui a mis deux tiges dans le bras, il a porté le bras en bandoulière pendant trois mois, il levait le verre avec sa main gauche, tu lui disais « tu n'étais pas saoul quand tu es tombé au bord de la rivière, quand on est saoul et on tombe, on est souple, on se casse rien du tout », il rit et il répond « oui, c'est vrai, on venait de commencer ».

Il est parti dans l'au-delà avec ces deux tiges dans le bras, il ne s'est jamais présenté à l'hôpital pour qu'on les lui retire, il était comme ça.

\*\*\*

Tu traverses le grand hall du supermarché, tu passes entre la cafétéria et le rayon des fleurs, tu t'approches de l'entrée de la grande surface des produits alimentaires, tu te diriges vers les paniers en plastique, tu vois une dame qui s'approche de toi, tu t'arrêtes, elle dit « Excusez-moi, Monsieur, c'est pour aider des gens dans le besoin », elle te tend sa main droite dans laquelle elle tient un papier rectangulaire, tu le prends, tu le lis :

« Les Cartons du Cœur de la Ville,

Association à but non lucratif, aident les personnes et familles de la région dans le besoin. Pour nous aider, vous pouvez choisir et acheter un ou plusieurs articles de la liste ci-dessous et nous les déposer à la fin de vos achats.

- Conserves (sauce tomate, thon, etc.)

- Pâtes, riz

- Farine

- Rösti, purée

- Huile

- Confiture, biscuits

- Produits laitiers

- Produits d'hygiène (lessive, couches)

Merci de votre solidarité ! » ; quand tu lèves la tête la femme n'est plus à côté de toi, tu la remarques à quelques mètres de distance, elle est en train de parler avec une autre femme, tu prends un panier en plastique rouge, tu te tournes et tu fais un pas vers l'intérieur, tu t'arrêtes, tu reviens vers la colonne de paniers empilés, tu prends un deuxième panier.

Marius Daniel Popescu

Tous les auteurs gardent leurs droits sur les textes et les images

---

au mois d'août de l'année 2019 le journal littéraire "le persil" accomplit ses quinze ans d'existence

---

Le persil journal, numéro 187, juin 2021

© pour le journal le persil Marius Daniel Popescu  
avenue de Floréal 16, 1008 Prilly,  
Suisse Tél: +41 21 626 18 79 e-mail: mdpecrivain@yahoo.fr  
abonnement, 12 numéros: CHF. 55.-  
compte postal: 17 - 661787 - 4

Association des Amis du journal le persil  
Président: Dominique Brand  
Vice-président: Daniel Vuataz  
Secrétaire: Béatrice Lovis; Caissier: Daniel Kamponis  
Responsable subventions: Victor Joyet  
e-mail: lepersil@hotmail.com  
compte postal: 17 - 743406 - 0

Ce numéro a été publié grâce au soutien:

**Fondation Philanthropique Famille Sandoz, Fondation Jan Michalski, Fondation Pittet Société Académique Vaudoise,  
Le Canton de Vaud, La Ville de Lausanne, Pour-cent culturel Migros, Monsieur DAN BADIC, architecte.**

Imprimé en Roumanie. Tirage 1000 exemplaires.